

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Kingston et son héritage français

Leopold Lamontagne (introduction d'Adrien Thério),
Kingston : son héritage français, Vanier, L'Interligne, 1995, 240
p., 20 \$.

Michel Gaulin

Number 80, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38677ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1995). Review of [Kingston et son héritage français / Leopold Lamontagne (introduction d'Adrien Thério), *Kingston : son héritage français*, Vanier, L'Interligne, 1995, 240 p., 20 \$.] *Lettres québécoises*, (80), 44–44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Kingston et son héritage français



ESSAI
Michel Gaulin

Vignettes de la vie française en milieu minoritaire.

L'ABBÉ GROULX ET SES ÉPIGONES NOUS INCITAIENT À VOIR GRAND. L'« empire français d'Amérique » était, dans leur esprit et sous leur plume, une réalité toujours actuelle. C'est un peu ce vieux rêve qui subsiste dans le livre que Léopold Lamontagne consacre à la vocation française de Kingston, immortalisé jadis, pour les lecteurs québécois, dans les romans de Gérard Bessette, sous le vocable de Narcotown.

Dans cet ouvrage qui se rattache partie au genre de l'essai historique, partie à celui des mémoires, et dans lequel il rassemble, dans un tout assez bien unifié, des textes déjà publiés ou utilisés ailleurs mais auxquels il ajoute aussi des souvenirs plus récents, Lamontagne évoque les deux régimes coloniaux qui ont marqué notre histoire, avant de s'intéresser à la vie sociale et intellectuelle qui, plus que toute autre, a maintenu bien vivant, à Kingston, le flambeau de la vie française.

Régime français, régime anglais

Kingston peut en quelque sorte s'enorgueillir d'origines nobles puisque la ville eut pour fondateur et parrain le gouverneur Frontenac, qui établit à Cataracoui le fort qui devait porter son nom, et pour premier commandant le célèbre Robert Cavalier de La Salle, qui avait toutefois des visées plus vastes sur l'ensemble du territoire nord-américain. Mais l'histoire du régime français, à Cataracoui, en est une d'incurie de la part de la cour de Versailles, d'échauffourées répétées avec les Iroquois, soutenus par l'armée anglaise installée sur la rive sud du lac Ontario, facteurs combinés qui affaiblirent progressivement le poste jusqu'à sa reddition en 1758, dans le cadre de la guerre de Sept Ans.

De principalement commerciale qu'elle avait été sous le régime français, l'histoire française de Kingston devient, sous le régime anglais, principalement politique et morale sinon carrément spirituelle. Première capitale du Haut-Canada sous la Constitution de 1791, Kingston devait aussi servir de première capitale, en 1841, à la nouvelle entité créée par l'Acte d'union. Doté en 1826 d'un évêché — son deuxième titulaire, qui accède au siège en 1840, M^{gr} Rémi Gaulin, était d'origine québécoise —, Kingston devait profiter du zèle apostolique de l'évêque de Montréal, M^{gr} Bourget, désireux d'étendre le règne du Christ dans toutes les contrées avoisinant son diocèse. Les années 1840 et 1850 sont donc, comme au Québec, celles des grandes fondations : sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, frères des Écoles chrétiennes et jésuites pour l'enseignement, religieuses hospitalières de Saint-Joseph pour veiller au soin des malades, sœurs de la Providence de mère Gamelin pour s'occuper des plus démunis.

Le Kingston du milieu du xx^e siècle

Léopold Lamontagne arrive à Kingston en 1948 pour occuper son poste de professeur de français au Royal Military College, où l'avait d'ailleurs précédé, une bonne vingtaine d'années auparavant, Séraphin Marion. Exception faite d'une période de trois ans, Lamontagne devait rester à Kingston jusqu'en 1961, année où il partait pour l'Université Laval où il allait accéder, dès l'année suivante, au poste de doyen de la faculté des lettres. C'est sous son impulsion et celle de collègues et ami(e)s tous et toutes aussi déterminés et dévoués que lui que devait progressivement s'organiser la vie française contemporaine à Kingston : fondation d'un club social, le Club Champplain, qui allait donner naissance à une fédération d'organismes semblables recouvrant tout l'Ontario, fondation d'une paroisse française, avec son église inaugurée en 1961, puis, après des années de lutte ardue, la conquête de l'enseignement en français, au niveau primaire d'abord, puis secondaire ensuite.

Lamontagne évoque avec un plaisir évident ses années de professorat et de direction au département de français du Royal Military College. Sous sa plume défilent des noms bien connus des lecteurs québécois, professeurs qui devaient par la suite essayer ailleurs en Ontario ou au Québec : Gérard Bessette, Arsène Lauzière, Albert Le Grand, Normand Leroux, Adrien Thério, sans oublier Henri Charbonneau et Guy Plastre, qui allaient, pour leur part, faire carrière par la suite dans la bureaucratie fédérale. Lamontagne donne aussi un bref historique de l'enseignement du français et du développement des programmes au collège, et il évoque, dans une dernière partie, les noms de cadets qui ont, au cours de leur carrière, illustré tant le collège que leurs origines françaises.

Bien des lecteurs québécois, surtout par les temps qui courent, seront portés à minimiser la part à leur goût trop congrue faite au français hors de leurs frontières. Il n'en demeure pas moins qu'avec tous les exemples qu'elle porte d'initiative, de courage, d'abnégation et de générosité, la vie de ces petites communautés françaises mérite d'être racontée. Léopold Lamontagne l'a fait, pour Kingston, avec modestie et justesse, et il y a lieu de lui en savoir gré.

